

Dominique Noël

Sans titre¹

Dimitri Kijek part du projet de réglementation du statut des psychothérapeutes, et de la demande de l'État de mettre en conformité les pratiques thérapeutiques. Le risque, souligne-t-il, c'est le retour à cette pente toujours fâcheuse de faire valoir un titre, une reconnaissance, une habilitation, que Lacan a tenté de conjurer avec la proposition de la passe. Cette invention de Lacan avait en effet pour but de contrer cette tendance à l'accréditation — pour reprendre un terme très actuel dans nos services hospitaliers où tout doit être en conformité et dans le même inter-net-discours, qui heureusement « *bugue* » régulièrement... mais jusqu'à quand ?

Le dispositif de la passe visait à séparer le terme de psychanalyste du terme A.E., ce dernier ne témoignant « d'aucun aboutissement ou de compétence achevée² » mais d'une réponse donnée par quelques-uns à la suite d'un acte singulier, celui d'aller « dire un truc » de son expérience de défaillance de l'être, d'où le désir d'analyste s'origine. Aller dire quelque chose de sa division de sujet, quelque chose en quoi il pense³...

Hélas comme de bien entendu, ou plutôt comme de mal entendu, nous n'avons pas toujours réussi à éviter les glissements imaginaires aux endroits même où nous pensions les éviter. Ces deux lettres A.E. lancées comme des fusées éclairantes, censées ouvrir des vertiges dans le ciel de la psychanalyse font parfois flop ou bien s'égarer. Comment éviter d'en faire une certification de l'individu, se demande Kijek⁴. Comment ces deux lettres peuvent-elles faire émulsion dans une École, fomentant ainsi la circulation de toutes les petites lettres éparses en attente de nouage **tout en**

¹ Intervention à la rencontre publique du Collège de la passe le 7 décembre 2013 à l'IPT de Paris.

² D. Kijek, *Défaire le nom propre. Passe, nomination, nom propre*, Épel, coll. essais, 2013, p. 10.

³ *Ibidem*, p. 14.

⁴ *Ibidem*, p. 13.

oubliant le porteur, me demandé-je ? Comment concevoir ces deux lettres A.E. ?

Kijek pose comme « premier décalage [...] de ne pas prendre comme préalable la nomination du passant personnifié, mais de considérer la passe comme le dispositif qui désigne un nom propre⁵ [...] ».

Premier problème : le nom propre indique un référent, **et l'idée est de dépouiller le nom propre et du sens et de la référence**. Il nous faut donc suivre les pas de Kijek, qui lui-même suit la piste de Lacan, ce dernier examinant ce qu'en disent logiciens et linguistes, pour s'en passer à condition de s'en servir en passant... À la suite de cette traque, Kijek quant à lui espère découvrir quelques conditions de production de « A.E. » dans une École. Et là, comment le suivre dans cette forêt ?

Au début je reconnais le sentier, car il est freudien : le nom propre « ne fait qu'un avec sa personnalité » dit Freud. C'est ennuyeux quand on veut dissocier A.E. en tant que nom propre, de l'individu qui le porte. Cependant nous restons freudiens même si nous nous en défendons, même si dans l'analyse nous avons fait la guerre des tranchées pour déloger le nom propre de tous ses artifices imaginaires, pour le repérer comme la marque d'une histoire familiale, comme lieu du désir des parents, point d'identification etc...

Les logiciens travaillent sur le sens et la référence, Lacan va en faire la critique, retenant certains aspects de leurs développements, rejetant les autres, pour cerner le nom propre et lui faire rendre gorge. Difficile de rendre compte du trajet pris par Kijek, il court il court le Nom propre, du nom propre logique au référent puis à la *Bedeutung*, collé ou non au *meaning* (signification logique du nom propre logique) ou au *Sinn* (sens).

Avec Russel, il emprunte les voies de la logique affranchie du sujet, réduisant chaque proposition à une réponse binaire, vraie ou fausse, strictement symbolique, « afin d'éviter le piège de toute interprétation psychologisante qui fonde le sens non sur un rapport ultime au réel mais sur les opérations de l'entendement⁶ ». Le nom propre logique est équivalent à la fonction sujet et ce qu'il nomme est unique, il n'a qu'une seule fonction, celle de désigner une chose particulière sans la décrire. Il y a donc un rapport direct du référent au symbolique sans médiation de sens.

⁵ *Ibidem*, p. 16.

⁶ *Ibidem*, p. 40.

De Russel à Gardiner en passant par Mill le nom propre se défait de ses attributs, de ses significations, pour ne désigner que l'objet nommé par la seule vertu de sa sonorité et de son caractère distinctif. L'apologue de la marque de la craie sur le mur d'une maison, qui la fait reconnaître entre toutes, en est l'exemple⁷. Marque insignifiante selon Mill, qui nous permet de penser l'objet, de l'identifier. Gardiner accentue le caractère distinctif du nom propre. La marque distinctive comme moyen, n'a aucune signification par elle-même. Elle ne relève d'aucun attribut de l'objet mais permet son repérage. Cet apologue est repris par Lacan, mais cette fois, la marque à la craie s'est répétée sur plusieurs maisons, dans le but de protéger leurs habitants d'un fléau exterminateur. Cette version renvoie à une histoire semblable de l'Ancien Testament. Pour punir le pharaon d'Égypte, un fléau du même acabit est envoyé par Dieu sur toutes les maisons ayant un enfant mâle premier né. Moïse fait marquer les maisons du peuple hébreu par le sang d'un agneau afin que le fléau épargne les premiers fils de son peuple.

Cette métaphore du nom propre du second apologue soulève des désaccords quant à la nature de la marque. Pour Mill, le nom propre n'est qu'une marque insignifiante, Gardiner objecte : pas si distinctive et donc peut-être pas si insignifiante que cela, puisqu'elle est la même pour l'ensemble des maisons épargnées. Selon Kijek, leur désaccord repose surtout sur la définition du terme « distinctif », que Gardiner fait pencher du côté de la différence⁸. Lacan reprend cette question dans *L'identification*. Kijek en cite ce passage : « l'accent dans l'usage du nom propre est mis non pas sur le sens mais sur le son en tant que distinctif⁹. » Lacan suit Gardiner : la différence est cernée, portée par le son.

On peut comprendre que Mill, plus proche des logiciens que des linguistes, ait fait porter la différence sur la logique — la maison est marquée d'un trait ou non — peu importe le pourquoi du trait, sa nature, voire sa couleur. Le trait la distingue d'une autre ou non. Ce qui se passe à l'intérieur de la maison importe peu.

⁷ *Ibidem*, p. 59.

⁸ *Ibidem*, p. 60.

⁹ J. Lacan, *L'identification*, leçon du 20 décembre 1961, séminaire inédit, cité par Kijek p. 62.

J'ai rapproché cet apologue de la nouvelle d'Éric-Emmanuel Schmitt dont Laurence Brisbarre nous a parlé lors de la précédente réunion publique du Collège de la passe. Voici ma fantaisie.

Samuel rencontre le chien alors qu'il a tout perdu, jusqu'à son identité. Le nom Argos lui vient quelque temps après sa rencontre avec le chien alors qu'il rentre chez lui après la guerre. Retour qui évoque un autre retour, celui d'Ulysse. Tous les autres chiens qui vont l'accompagner durant le reste de sa vie seront appelés Argos. Un même nom pour une succession de chiens. « [...] Argos, comme signe, serait le substitut de la chose à dire. Chose dont Argos et Samuel sont parties¹⁰. » Argos épingle le réel de Samuel qui, lorsqu'il rencontre le chien, est défait de sa vie, de son identité. Le chien relance quelque chose pour lui. Le réel est cerné, circonscrit du fait de sa rencontre avec le chien. De cette rencontre, de son retour à la vie, Samuel peut nommer le chien. Mais Samuel n'a pas d'autres ressources que de garder auprès de lui ce vivant retrouvé. Le chien c'est l'équivalent de la maison de l'apologue de Mill, il porte le nom Argos qui est la marque d'un vivant retrouvé, d'un fléau écarté. Ce nom, c'est aussi ce qui voile l'horreur du réel, du dénuement et de l'effondrement antérieur. Le chien nommé, marqué, abrite en lui un Samuel sauvé de la mort, pas seulement celle du corps mais celle liée à l'effacement de son nom durant son internement dans les camps.

Tentons de poursuivre la comparaison : le chien pourrait être la métaphore d'une École capable d'abriter les passants qui viennent, poussés par la nécessité de témoigner d'une expérience où les mots pour la dire s'égarer, se désagrègent un à un, savoir défait. A.E. est déjà là pour l'École, comme une marque à la craie sur sa maison, comme le nom Argos pour le chien. Ces deux lettres se redécouvrent par le truchement du dispositif de passe, elles viennent re-nommer la rencontre de l'École avec l'expérience du passant. Elle a reconnu, dans l'expérience du passant, la marque du réel (du fléau) effleuré. Le nom, dit Lacan, a cette propriété de suturer en soi une déchirure, une béance. Le nom Argos vient sauver l'homme Samuel de sa perte. Il ne remplace pas le nom propre qui l'a désigné à sa naissance mais suture les effets de démembrement, de dispersion de son identité. Argos obture la béance révélée dans la toile signifiante, une obturation qui se défait elle aussi quand le dernier chien meurt par accident.

¹⁰ L. Brisbarre, *Carnets de l'EpSF*, n° 92, p. 63.

Ma comparaison n'est pas sans soulever quelques objections bien entendu, le passant nommé A.E. n'est probablement pas en danger de mort, comme l'est Samuel ou les enfants d'Israël qui doivent être épargnés de la vindicte de Dieu. Probablement parce qu'il possède en lui d'autres nominations¹¹ que celle qui lui est donnée par l'École, provenant de l'expérience de la passe, dans l'après-coup de la passe, ou qui lui sont venues durant sa lecture de son analyse, lors de sa fin.

¹¹ D. Noël, « Not(e) », *Carnets de l'EpSF*, n° 89-90, pp. 59 à 64.